

Dites-le avec une façade : La Fondation Cartier, un « clos ouvert »

JEAN-PIERRE MENARD

Publié le 5 juillet 2001 à 00h01

Il y a bien longtemps déjà, une muse dédia ce lieu aux arts. En témoigne le majestueux cèdre que Chateaubriand lui-même aurait planté et qui en marque encore l'entrée. Mémoire d'outre-tombe donc, mais aussi passé plus proche. Dans les années 70-80, le centre culturel américain accueillait ici les musiciens de free jazz, les troupes de théâtre et de danse d'avant-garde et autres manifestations d'une « contre-culture » fort éloignée des enfantillages de Disneyland Paris.

Double défi

Pour l'architecte Jean Nouvel, le programme et le site constituaient un double défi. Il fallait sur place créer une architecture efficace et stimulante tout en conservant l'esprit des lieux hérité du Centre culturel américain. Et puis, surtout, il fallait réussir le transfert de la Fondation Cartier de Jouy-en-Josas, dans les Yvelines, où elle avait connu des moments inoubliables, vers la capitale.

En quittant l'immense parc, le château, les communs, le blockhaus de Jouy-en-Josas, la Fondation a changé de dimension. Le terrain est minuscule par rapport à celui de l'Ile-de-France. Mais, pour Cartier, l'esprit de la Fondation ne change pas : il s'agit d'un outil de communication dans lequel le célèbre horloger-bijoutier associe son nom au monde de la création plastique contemporaine. Le programme inclut, par ailleurs, les bureaux du siège de Cartier France, ce qui à la fois enrichit et brouille le contenu de la commande.

Un terrain plus petit en plein Paris et un programme plus dense résument un peu la situation : une volonté d'action culturelle réaffirmée, une exigence de qualité extrême puisque l'image de la marque est en jeu. La tâche était à la mesure du talent de Jean Nouvel qui avait noué des liens de confiance avec Alain-Dominique Perrin, président de Cartier International, en étudiant l'extension (refusée par la commune) des locaux de Jouy-en-Josas.

L'une des forces de l'architecte est sa faculté de s'affranchir des modèles dominants. En l'occurrence, la boîte blanche dans laquelle s'incarnent nombre de fondations d'art contemporain. Rien de tel ici. Le passant découvre d'abord une paroi de verre posée à l'aplomb du trottoir, dans l'alignement des façades mitoyennes. Cette continuité du front bâti est, dans le même temps, démentie par la transparence de cette vraie-fausse façade, qui contraste avec la pierre ou le béton des immeubles voisins. Encore une boîte de verre ? Les choses ne sont pas si simples. L'écran transparent, en avant-plan de la façade du bâtiment, est conçu comme une immense carte de visite, support d'affichage du programme des festivités et sas d'entrée vers le jardin et le bâtiment.

Le « clos ouvert »

Les jardins privés ne sont pas si rares à Paris, surtout dans ce quartier, mais ils sont habituellement bien cachés, à l'abri d'opaques murailles. La Fondation Cartier se distingue au contraire par son ouverture sur la ville. Du reste, ces pans de verre ne cessent d'intriguer. La façade de l'immeuble débord largement de chaque côté du volume clos pour intégrer les escaliers de secours, conférant à l'ensemble des proportions équilibrées et une grâce aérienne.

L'édifice révèle immédiatement la simplicité radicale de son organisation spatiale. Au rez-de-jardin, deux volumes s'habillent de verre sur une hauteur de 8 m, de part et d'autre du hall d'entrée qui dessert également les étages via une batterie d'ascenseurs panoramiques, positionnés en fond de perspective. En sous-sol, symétriques en plan mais relevant d'un registre opposé de matières et de lumière, deux salles aux murs immaculés, comme dans une galerie d'art... « normale ».

Comment fonctionne un lieu aussi atypique ? N'est-il pas problématique d'organiser des expositions, des « installations » ou des projections dans un espace intégralement vitré ? Hervé Chandès, directeur de la Fondation, est formel : « Pour nous, ce nouveau lieu a constitué une chance fantastique. D'abord, il est important d'être dans Paris. Bien sûr, nous avons de merveilleux souvenirs de Jouy-en-Josas. Mais les contraintes liées à Jouy et à son éloignement étaient redoutables. Alors qu'après six ans ici, le lieu reste fantastiquement stimulant. Et nous sommes loin d'en avoir épuisé ou même simplement envisagé tout le potentiel. »

Catalyseur d'énergie

« Il émet des stimuli mentaux incroyables par ses dimensions mystérieuses de virtualité, de mobilité, de flottement. A l'usage, les parois de verre du rez-de-chaussée ne posent pas de problème puisqu'il est possible, comme nous l'avons déjà fait, de les doubler avec des cloisons opaques. En jouant avec leur ouverture totale ou partielle, nous pouvons moduler l'espace dans un rapport intérieur/extérieur infiniment libre. Nous bénéficions d'une qualité et d'une quantité d'espace idéales, y compris dans les bureaux. Ce qui manque, c'est le temps. Nous sommes "seulement" 17 personnes pour préparer six ou sept expositions annuelles et de nombreuses manifestations ponctuelles. Notre récompense réside d'ailleurs dans l'affluence croissante : 120 000 entrées l'an dernier. Ensuite, je veux insister sur la réussite de la Fondation en interne, au sein de la société Cartier. Il ne s'agit pas d'une fantaisie du P-DG, mais d'un outil que les responsables du groupe se sont approprié, y compris ceux des filiales puisque nous avons déjà réalisé douze expositions à l'étranger. »

Alors, Paris n'est peut-être plus la capitale mondiale des arts ou de la mode, mais le rayonnement international de la Fondation Cartier contribue avec bonheur au renouvellement d'image d'une marque longtemps plus patrimoniale que créative. L'architecture de Jean Nouvel n'est pas étrangère à cette dynamique.

Lieu : 261, boulevard Raspail, 75014 Paris

Année de livraison : 1994

Maîtrise d'ouvrage : Cartier France

Maîtrise d'ouvrage déléguée : Cogedim

Maîtrise d'œuvre : Jean Nouvel, Emmanuel Cattani et Associés